



Mon cher Cousin,

Le livre de Dufraigne vient de paraître; il paraît pour nous à brève et à manger. Le Gaulois en a bien des critiques, les uns justes, les autres trop sévères peut-être. Ce qui étonne a surtout été le passage de l'auteur au Girardinisme. L'honneur du fameux discours prononcé à la législature en 49 sur la mort de Louis XVI, n'aurait-il pas fait son pour et arrière. Il présente le mot Démocratie; et son raisonnement puisé dans ce qu'on appelle la démocratie impériale fait huer; il n'aurait même heurté seulement le mot Révolutionnaire (certain des républicains, conquies et annexés) or il adopte comme plus net le mot Républicain. Il y est accablé de coups et d'années et pourtant dans une suite de raisonnements contradictoires il semble se faire qu'il se contenterait d'une monarchie libérale constitutionnelle. En cela, je crois formellement que l'impression du lecteur n'est pas conforme aux sentiments de l'auteur. Mais objet des adulations, des orléanistes les plus honnêtes, depuis le jour où le camp d'État les jeta dans la même prison jusqu'à aujourd'hui où il veut le visiter dans son exil à Zurich, M. Dufraigne

à vouloir leur rendre politesse pour politesse  
(dans un livre de principes c'est tant) quand  
il n'est pas aussi poli pour Robespierre et pour  
les Jacobins.

Vous trouverez un chapitre consacré  
à l'Italie une et consacré à l'Allemagne  
une qui vous irritent. Vous savez  
que ce partage par notre opinion sur  
Carnot, les jacobins et ce royaume dans  
le monde habitant nous fait, nous envie,  
et qui pour l'allié de la Russie, de  
l'Autriche, du grand Mogol plutôt que  
notre allié, alors même que notre gouvernement  
ne l'empêcherait pas de s'emparer de Rome,  
cet ennemi domagante qui excite l'Italie,  
ce sont les Français.

Quoi qu'il en soit, ce chapitre nous  
rendra un livre de moins et peu agréable.  
Il est cependant écrit dans quelques parties  
concernant la politique du Siècle et de

l'Opinion Nationale. Vous y  
trouverez bien des choses à blâmer.  
La lecture n'en fait pas tant  
de regret. Mais il y a dans ce  
volume une nouveauté, un esprit principal  
de situation de principes et d'habitudes  
politiques qui font étonner.

Il y a aussi une femme des plus fâcheuses qu'il y ait.  
 De Montaigne, de l'Aulet qui et de  
 l'esprit aussi. L'Artiste a trop fréquemment  
 importé l'histoien; l'espèce a trop  
 dit tout par ses pages.

humeusement on y sent à chaque  
 ligne la haine la plus vigoureuse  
 contre ce qui tient à la gorge notre  
 pauvre France. Cela nous  
 fera passer - n'est-ce pas ? - sur  
 de gros péchés. Vous m'avez dit  
 par un plus que Marc Dufray  
 vit lui de son pays. Je ne lui  
 pardonne pas tout - mais je  
 mets sur le compte de l'isolement  
~~bien de~~ ce que je lui imputerais  
 à crime s'il était en France <sup>ou</sup> s'il  
 avait eu à côté de lui un ami, un  
 conseiller, une contradiction.

J'apprends par M. Brunet que  
 vous allez mieux. Je n'en  
 reviens et je vous serre  
 les deux mains.

ce Jeudi

— Et Arago

